

Du phénomène du coucou dans les groupes de psychothérapie

Pierre Joly

Volume 31, numéro 1, 2023

La Maison St-Jacques : 50 ans d'accueil et de liens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1110166ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1110166ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Santé mentale et société

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Joly, P. (2023). Du phénomène du coucou dans les groupes de psychothérapie. *Filigrane*, 31(1), 119–140. <https://doi.org/10.7202/1110166ar>

Résumé de l'article

À l'aide de trois exemples cliniques, ce texte explore les déterminants de ce que l'auteur désigne comme « phénomène du coucou », c'est-à-dire la propension de certains participants de groupes de psychothérapie à occuper davantage de place, et notamment à monopoliser le temps de parole, au détriment d'autres membres du groupe. Ce phénomène, au-delà de la problématique du participant « coucou » ainsi que des enjeux de rivalité, s'avère une formation groupale découlant des attentes transférentielles régressives favorisées par le groupe. Il paraît déterminé par diverses attentes transférentielles, incluant l'attente d'un objet maternel puissant, pouvant répondre à un grand besoin de soutien, la tendance à combler le manque d'un tel objet, ou l'attente d'un père protecteur face à cet objet maternel archaïque désiré et craint tout à la fois.



Du phénomène du coucou dans les groupes de psychothérapie

Pierre Joly

Résumé : À l'aide de trois exemples cliniques, ce texte explore les déterminants de ce que l'auteur désigne comme « phénomène du coucou », c'est-à-dire la propension de certains participants de groupes de psychothérapie à occuper davantage de place, et notamment à monopoliser le temps de parole, au détriment d'autres membres du groupe. Ce phénomène, au-delà de la problématique du participant « coucou » ainsi que des enjeux de rivalité, s'avère une formation groupale découlant des attentes transférentielles régressives favorisées par le groupe. Il paraît déterminé par diverses attentes transférentielles, incluant l'attente d'un objet maternel puissant, pouvant répondre à un grand besoin de soutien, la tendance à combler le manque d'un tel objet, ou l'attente d'un père protecteur face à cet objet maternel archaïque désiré et craint tout à la fois.

Mots clés : monopolisateur; rivalité fraternelle; illusion groupale; isomorphie; attentes transférentielles; groupe psychanalytique

Abstract: Using three clinical examples, this paper explores the determinants of what the author refers to as the “cuckoo phenomenon” that is, the propensity of some participants in psychotherapy groups to take up more space, and in particular to monopolize speaking time, to the detriment of other members of the group. Beyond the problem of the “cuckoo” participant and the rivalry implicated, the cuckoo phenomenon proves to be a group formation resulting from the regressive transference expectations encouraged by the group. It seems determined by various transference expectations, including the expectation of a powerful maternal object capable of responding to a great need for support, the tendency to offset the lack of such an object, or the expectation of a protective father in the face of this archaic maternal object desired and feared at the same time.

Keyword: monopolist; fraternal rivalry; group illusion; isomorphy; transference expectations; psychoanalytic group

À un moment donné, quelqu'un est entré dans le groupe, qui prenait 80 % du temps... qui prenait tout l'espace... prenait la parole tout le temps¹.

Dans le quotidien de la clinique groupale, dans tous les groupes de psychothérapie, on constate que certains participants sont « plus égaux que d'autres », comme aurait dit Georges Orwell. Il en est ainsi dans ces groupes tout comme dans les meilleures familles : certains membres du groupe ou de la famille prennent plus de place, reçoivent plus d'attention, occupent davantage la pensée des autres membres, et notamment des parents ou des psychothérapeutes. Il arrive assez souvent qu'un des participants se distingue en accaparant beaucoup de temps de parole. Dans son traité sur la psychothérapie de groupe, Yalom (2005) parle du monopolisateur (*monopolist*) qui parle longuement, laissant peu de place aux autres, suscitant leur colère et devenant souvent le bouc émissaire du groupe. Mais il est d'autres formes de présence susceptibles de mobiliser beaucoup d'attention. On peut penser notamment à la tendance de certains à se faire « animateurs » en posant beaucoup de questions et en relançant la parole des autres, ou bien à certaines personnes dont les gestes ou les expressions non verbales d'affects peuvent être très éloquents, ou encore à celles qui restent silencieuses et peuvent culpabiliser ou inquiéter les autres par ce silence ou par leurs absences.

Depuis plusieurs années, j'ai développé l'idée qu'un participant occupant une place particulièrement grande au sein d'un groupe de psychothérapie peut évoquer l'image du coucou, ayant à l'esprit ce jeune oiseau, issu d'une espèce étrangère, qui prendra toute la place dans le nid et se fera nourrir par ses « parents adoptifs » au détriment des autres oisillons. En préparant le présent texte, je me suis rappelé que cette image avait été apportée par une participante de l'un de mes groupes. Je dirai quelques mots du contexte groupal dans lequel cette participante a pu suggérer cette représentation particulière du monopolisateur : l'image du coucou. Précisons tout d'abord que cette métaphore s'inspire du comportement réel caractérisant certaines espèces de coucous. On sait que, parmi ces espèces, on retrouve le coucou gris d'Europe dont la femelle ne construit pas de nid, mais vient déposer, au moment propice, son propre œuf déjà fécondé dans le nid d'une autre espèce d'oiseau. Le jeune coucou, une fois éclos, éjectera les autres oisillons et accaparera toutes les ressources apportées par le couple de parents, inconscients de ce subterfuge les amenant à nourrir un parasite. Appliquée à la psychothérapie de groupe, cette métaphore du bébé coucou dans un nid permet de mieux se représenter, de mieux penser ce qui se passe dans certaines situations. C'est pourquoi je m'attarde à en analyser ici différentes implications. Je constate que le scénario du coucou dans le nid inclut un fantasme des origines, une scène violente de rivalités fraternelles

(le meurtre des frères et sœurs adoptifs), ainsi qu'une représentation possible d'enfant illégitime conçu hors du couple qui le nourrit, à son insu. Je note que, dans la scène de la pondaison au creux du nid d'une autre espèce, le père est absent. La fécondation a eu lieu au préalable, sur une autre scène.

Sans perdre de vue la complexité des phénomènes de groupe, les multiples représentations que le groupe peut susciter chez les participants de même que chez les psychothérapeutes (Pontalis, 1963 ; voir en particulier ses réflexions sur « le groupe comme objet »), cette représentation du groupe comme d'un nid parasité par un coucou me semble utile pour comprendre les attentes du monopolisateur et le rôle qu'il joue inconsciemment dans (et pour) le groupe. Cette représentation peut aider à mettre en lumière des enjeux touchant les transferts latéraux (les enjeux de rivalité et d'identification) et le transfert central, notamment les ressources attendues du psychothérapeute ou du couple de psychothérapeutes. Elle peut également servir à jeter un nouveau regard sur le contre-transfert des psychothérapeutes, dont la qualité de leurs affects et l'ampleur de leur investissement au participant « coucou », ou leur intertransfert, entre autres ce qu'ils attendent l'un de l'autre face à ce participant².

Les quelques exemples cliniques qui suivent nous fourniront du matériel pour explorer ces questions.

Un oiseau indésirable : Josiane³

Josiane fait partie d'un groupe de psychothérapie composé de jeunes mères, groupe dont j'ai été co-thérapeute, avec une collègue. Comme tous les groupes de la Maison St-Jacques, ce groupe se réunit deux fois par semaine et fonctionne selon les règles habituelles de l'approche psychanalytique : libre association de la part des participantes, écoute flottante et refusement⁴ de la part des psychothérapeutes. Dans ce groupe, à ce moment de l'histoire de la Maison St-Jacques, les séances durent trois heures, incluant une pause d'environ 20 minutes. La première séance de la semaine débute toujours par un exercice, que nous appelons « activité déclencheur », visant à stimuler la production de représentations mettant en travail l'image que les participantes ont d'elles-mêmes, de leur histoire personnelle ou de ce qui se passe dans le groupe de psychothérapie. Pour cela, nous utilisons généralement des médiations artistiques : dessin, peinture, création de textes ou de scénarios imaginaires.

La conduite de Josiane, dans ce groupe, correspond assez bien au monopolisateur décrit par Yalom. Sa forme de présence dans le groupe

en irrite plusieurs. Elle a tendance à accaparer la parole en tenant peu compte des besoins des autres participantes, du moins au début de sa démarche. Elle semble dire : « tout pour moi, rien pour les autres ». Josiane est de forte constitution, ce qui peut faire penser au bébé coucou, généralement plus imposant que les oisillons de l'espèce parasitée. Les propos de Josiane sont souvent chargés de colère, ce qui peut faire peur à certaines participantes. L'intensité de son ton de voix vient donc rajouter une autre dimension quantitative à la durée de ses prises de parole. Sa parole intarissable semble *a priori* sous-tendue par une avidité, un grand besoin d'être écoutée, que pourrait combler le groupe des participantes mal différenciées au début du processus thérapeutique. On note par ailleurs que son regard est souvent tourné vers les psychothérapeutes, et en particulier vers la psychothérapeute, vers cette bonne mère potentielle, réclamant sa nourriture affective.

De fait, c'est Josiane qui a inspiré l'image du coucou à l'une des participantes du groupe, Aline. Lors d'une séance où Josiane était absente du groupe et où les participantes discutaient de la grande place qu'elle a l'habitude d'y prendre, Aline exprime ainsi sa perception que cela « fait penser à l'image du coucou qui prend le nid d'un autre oiseau et où, à la fin, il n'y a plus de place pour les autres oiseaux ». Ce n'est sans doute pas un hasard si c'est Aline qui prend parole pour dénoncer la présence d'un « coucou » dans le groupe. Originaire d'Europe, Aline y a laissé sa famille et, entre autres, une sœur qui a toujours été plus proche de leur mère. La question de sa place dans la famille se trouve ainsi mise en travail grâce à Josiane.

On peut faire l'hypothèse que Josiane, par sa parole en excès ainsi que par ses regards souvent dirigés vers les psychothérapeutes, lance un appel à un objet maternel qui pourrait lui offrir un soutien affectif, une nourriture psychique qui a fait cruellement défaut dans sa vie. Cet appel à un objet secourable est assez courant dans les groupes de psychothérapie. Il correspond à ce que Bion (1961) a identifié comme une des « hypothèses de base » dans un groupe : l'idée que toutes les réponses, toutes les solutions aux problèmes vont venir d'un leader tout-puissant. Cet appel constitue vraisemblablement une manifestation transférentielle, c'est-à-dire une reprise à l'âge adulte d'une demande infantile adressée à un objet maternel de l'enfance. Mais dans un groupe de thérapie, contrairement à la situation de psychothérapie individuelle, le participant se retrouve face à deux objets maternels possibles : d'une part, le groupe en son entier et, d'autre part, le/la psychothérapeute. En effet, comme l'ont souligné plusieurs auteurs

psychanalytiques (Béjarano, 1972 ; Bion, 1961 ; Kaës, 2007 ; Pontalis, 1963), le groupe lui-même peut représenter un objet maternel en rappelant, sur le plan inconscient, le sein de la mère. On peut donc penser que l'appel de Josiane s'adresse à la fois à la mère-psychothérapeute et à la mère-groupe. Cette représentation inconsciente du groupe comme objet maternel s'ajoute et parfois s'oppose à l'attente consciente et habituelle des patients en psychothérapie qui espèrent recevoir du soutien principalement de la part du psychothérapeute. J'ai déjà souligné (Joly, 2012) qu'une des exigences spécifiques de l'engagement dans un groupe analytique consiste, pour les nouveaux participants, à accepter qu'ils devront vivre leur processus thérapeutique sans lien particulier (duel) avec l'analyste.

La grande place qu'occupe Josiane dans l'esprit des psychothérapeutes me semble la contrepartie contre-transférentielle de la place disproportionnée qu'elle prend dans le groupe. Il est souvent question d'elle dans nos discussions hors séances. Et ce n'est sûrement pas un hasard si ma collègue, Laurence Branchereau (2007), et moi-même avons choisi d'écrire à son sujet. Tout en ayant l'impression qu'elle a pu faire fuir d'autres participantes, et ressentant nous-mêmes de l'inquiétude quant à sa capacité de contenir sa colère, ma collègue et moi sommes touchés par la détresse qui transparait à travers ses attitudes un peu rudes. Nous sommes attristés par son histoire de vie marquée par la négligence de ses figures parentales et par la violence. Nous avons aussi en tête ses enfants, dont le bien-être dépend de la santé psychologique de leur mère. Un de nos soucis est d'éviter que Josiane ne devienne le bouc émissaire du groupe, porteuse, à son insu et à l'insu des autres participantes, de besoins et de désirs mal contenus⁵, adressés au groupe ou aux psychothérapeutes ; porteuse aussi de la frustration de plusieurs participantes confrontées au refus des psychothérapeutes.

Confrontés à la frustration et à la détresse de Josiane, ma co-thérapeute et moi prendrons conscience de notre fantaisie d'une différenciation assez caricaturale de nos rôles. Dans cette fantaisie intertransférentielle je serais chargé de contenir la colère de Josiane. Il m'arrive d'ailleurs parfois de m'imaginer lutter contre Josiane, dans un corps-à-corps viril, pour l'empêcher de s'en prendre à ma collègue ou aux autres membres du groupe, et de me demander si je serais de taille à contenir sa violence. Dans ce scénario imaginaire, ma co-thérapeute, elle, serait la bonne mère chargée d'entendre et de calmer l'enfant avide et blessé qu'est aussi Josiane. On peut penser qu'une partie importante du travail psychique de Josiane, au cours de sa psychothérapie à la Maison St-Jacques, aura consisté à réduire le clivage

entre différentes parts d'elle, incluant une part enfant en manque de mère, une part maternelle et une part masculine violente.

La démarche thérapeutique de Josiane aura suscité des changements favorables, notamment dans ses relations à ses enfants. Nous avons pu noter que Josiane en était arrivée à pouvoir mieux accueillir les moments de détresse de son fils, à être davantage capable de le réconforter et à elle-même occuper la fonction maternelle, alors qu'auparavant les rôles pouvaient parfois être inversés : c'est son fils, disait-elle, qui la prenait dans ses bras pour la consoler. Autrement dit, Josiane semble avoir progressé d'une position de « coucou » réclamant le soutien affectif d'une figure maternelle (le groupe ou la psychothérapeute) à une meilleure assomption de son rôle de mère, se vivant comme ayant en elle-même des ressources affectives disponibles pour ses enfants.

L'enfant mal accueilli : Claude

Claude apparaît comme le pendant masculin de Josiane. À l'instar de cette dernière, Claude est perçu de façon négative par les autres participants. Comme il le dira lui-même, il est « celui qui dérange », et ce, tant dans sa famille d'origine que dans les autres groupes de sa vie. Avant-dernier d'une fratrie déjà nombreuse, sa naissance a rendu nécessaire un déménagement de la famille. Enfant non désiré – sa mère lui aurait dit regretter de l'avoir mis au monde –, il aura l'impression que sa mère s'est particulièrement attachée à la benjamine, née peu de temps après lui. Il a ainsi été privé de la prime d'amour parfois accordée au « petit dernier ». Il nous fera part de son fantasme (roman familial) d'enfant : découvrir qu'il a été adopté par sa famille actuelle et retrouver sa véritable famille d'origine. Il se dit en conflit avec ses frères et sœurs et aurait rompu ses liens avec eux. La rupture de liens aurait également affecté sa vie professionnelle, Claude ayant perdu des emplois à cause de conflits de travail. Il aurait également souffert d'abus d'alcool, ce qui l'amena à fréquenter les Alcoolistes anonymes. À l'époque de son parcours thérapeutique à la Maison St-Jacques, Claude recevait des prestations de la Sécurité du revenu, avec un supplément pour restriction sévère à l'emploi, ceci malgré un diplôme de maîtrise et un début (interrompu) d'études doctorales. Sur le plan conscient, une bonne partie de son discours dans le groupe portera sur ses efforts pour renouer des liens familiaux, avec son père et certaines de ses sœurs, ainsi que sur sa préparation à un retour sur le marché du travail. Il parlera peu de la maladie de sa mère, qui s'est aggravée quelque temps avant qu'il ne demande de l'aide thérapeutique, et du décès de celle-ci en début de thérapie.

Le groupe de psychothérapie dans lequel il se retrouve est caractérisé par la présence de plusieurs « enfants mal accueillis »⁶. Certains ont été victimes d'un abandon précoce ou de parents débordés par leurs propres conflits psychiques ou leurs problèmes familiaux. Pour d'autres, le genre de l'enfant s'est avéré non conforme au souhait du parent : une des participantes, Solange, dit souffrir grandement de la préférence marquée de sa mère pour son frère cadet ; la mère de Louis-Simon (qui se joindra au groupe vers la fin de la démarche de Claude) espérait une fille et l'aurait habillé, lui, en fille jusqu'à ses cinq ou six ans.

Dans ce groupe, Claude occupe beaucoup de place par ses conseils, ses réflexions théoriques (il connaît un peu la psychanalyse) et sa tendance à vouloir exercer un contrôle sur le fonctionnement du groupe. Il exprime notamment le souhait que l'on applique plus strictement la règle d'assiduité à laquelle les participants ont donné leur accord, et il se sent irrité, abandonné, quand il y a des absents. Souvent, on lui reproche d'interrompre les autres pour parler de lui-même. Quand de nouveaux participants n'arrivent pas à s'intégrer au groupe et le quittent, on suggère que Claude (tout comme Josiane d'ailleurs) « fait fuir les nouveaux ». Il suscite ou subit parfois des échanges verbaux teintés de colère, en particulier avec une participante, Solange, qui avoue ne pas aimer son propre fils adulte et qui, comme mentionné, considère que sa mère a toujours préféré son jeune frère. On peut penser que, au niveau inconscient, Claude et Solange se rejoignent dans un travail de représentation et d'élaboration d'un lien conflictuel mère-fils ou sœur-frère, chacun espérant que son point de vue soit enfin entendu par l'autre.

Le processus thérapeutique de Claude est infléchi par l'arrivée dans le groupe d'une co-thérapeute, alors que depuis son arrivée il y a presque trois ans j'y travaillais en solo⁷. Au moment de l'arrivée de ma collègue, en tout début de séance, Claude prend la parole pour lui souhaiter la « bienvenue ». Il mentionne qu'il participe au groupe depuis près de trois ans. Il se présente ainsi dans la position du plus ancien, l'aîné du groupe, tout en évoquant son départ prochain, car la durée de la thérapie est de trois ans⁸. Ma collègue dira avoir perçu Claude comme un « gros ours mal léché » et un « enfant blessé », se sentant par ailleurs bien accueillie par lui. Mais ce bon accueil sera démenti par la suite. Au cours de ses premières semaines dans le groupe, ma collègue se sentira exclue par Claude, notant que les regards ou les demandes de ce participant ne sont dirigés que vers moi. C'est comme si, après s'être montré content d'accueillir une « mère » thérapeute,

il se tournait vers le « père », requérant sa protection, surtout quand des membres du groupe tendent à le rejeter.

Il faut dire que cette première séance en présence de ma collègue survient au moment où une participante, Manon, est absente. Lors de la séance précédente, un conflit a éclaté entre Claude et Manon. Claude s'est rebiffé face aux nombreuses questions que lui posait Manon, lui reprochant d'être « envahissante ». Manon s'est emportée et lui a dit : « Finis ton crise de trois ans pour que je revienne ensuite. » Il est possible que le sentiment d'envahissement ressenti par Claude ait été suscité en partie par l'arrivée prochaine d'une femme thérapeute dans le groupe (manifestation du transfert central), et déplacé sur Manon (transfert latéral). Et Claude n'est pas le seul membre du groupe à éprouver de tels sentiments d'envahissement.

Comme c'est souvent le cas pour les personnes souffrant de troubles limites de la personnalité (Green, 1990), des sentiments d'envahissement surviennent en alternance avec des angoisses de rejet et d'abandon. Plusieurs membres du groupe sont aux prises avec de telles angoisses. Claude est particulièrement sensible à la possibilité d'un rejet. D'ailleurs, sa dernière histoire d'amour, une relation très fusionnelle semble-t-il, s'est conclue par un rejet radical de la part de la femme qu'il fréquentait : celle-ci aurait coupé tout contact avec lui. On peut penser que Claude désire profiter de la présence d'une femme thérapeute dans le groupe, tout en ressentant la présence de cette figure maternelle⁹ comme une menace d'envahissement ou de rejet.

Deux semaines après l'arrivée de la nouvelle co-thérapeute, Claude demande un report de la fin de sa psychothérapie au-delà de la limite des trois ans, qui, pour lui, sera atteinte en novembre. Il dit vouloir rester jusqu'à Noël ou peut-être jusqu'à la relâche en fin février. Il m'adresse directement cette demande, semblant ignorer ma co-thérapeute. Il invoque des précédents, d'autres participants ayant, dans le passé, obtenu une telle prolongation de quelques semaines ou de quelques mois. Il semble ainsi restreindre sa demande à ce qui fait jurisprudence, à ce qui serait un droit acquis, évitant ainsi de faire une vraie demande (d'amour ?) qui risquerait d'être refusée. Il ajoute être à la recherche d'autres « services » pour ne pas « tomber dans le vide » (hors du nid ?). Je me dis qu'il serait difficile, « injuste », de refuser cette demande, mais, dans un premier temps, je l'invite à réfléchir au sens qu'elle peut avoir pour lui.

À la séance suivante, Claude est absent ainsi que Manon. Les trois participants présents (Solange, Martin, Julie) en profitent pour faire son « procès ». Ils déplorent la grande place qu'il prend en séance et discutent de la

pertinence de son éventuel maintien dans le groupe. A-t-il le droit de rester dans le groupe plus longtemps que les trois ans statutaires? À qui revient la décision? Aux psychothérapeutes? Aux participants eux-mêmes? Il faut dire que cette séance survient une semaine après l'annonce de l'arrivée prochaine de deux nouveaux participants dans le groupe (Catherine et Louis-Simon). On peut supposer que la frustration ainsi exprimée par les participants, portant sur la compétition pour le temps de parole dans le groupe, se trouve exacerbée par l'anticipation de cette arrivée. Non seulement les psychothérapeutes leur imposent-ils un nouveau «frère» et une nouvelle «sœur», mais ils pourraient permettre à l'ainé du groupe de prolonger (indûment?) son séjour dans le «nid familial». Accorderait-on ainsi à ce dernier un privilège, une place à part?

Paradoxalement, dans l'esprit des psychothérapeutes, l'absence de Claude apparaît plutôt comme une façon de prendre une place comme les autres, autrement dit un mouvement d'identification. Car, jusque-là, Claude a été le seul membre du groupe à ne jamais s'absenter. Et il avait récemment mentionné la possibilité de s'absenter pour faire comme les autres. Son absence est sans doute liée à l'évitement d'un rejet possible, celui de sa demande de prolongation. Mais elle nous semble aussi exprimer une intention de prendre moins de place. C'est comme si Claude disait: «Gardez-moi un peu plus longtemps et je m'effacerai un peu, comme les autres.»

Quand Claude revient dans le groupe, à la séance qui suit, Solange l'informe des discussions qui ont eu lieu lors de la séance précédente. De façon plutôt factuelle, sans insulte, mais assez froidement, elle lui dit que les trois participants présents à la dernière séance ont exprimé des réticences face à sa demande de prolongation. Claude est manifestement secoué par la violence de ce mouvement de rejet porté principalement par Solange, les deux autres participants au «procès» tendant à se dissocier du verdict: Mathieu est absent et Josée affirme maintenant s'être malgré tout attachée à Claude. Manon, absente lors de la séance précédente, soutient par ailleurs le mouvement de rejet. Elle se fait culpabilisante, mentionnant qu'il y a une liste d'attente et que d'autres personnes souffrantes attendent des soins. Les échanges deviennent hostiles, principalement entre Claude et Solange, qui finit par se lever pour quitter la pièce. J'interviens pour lui demander de rester et d'essayer d'explorer comment ce qui se joue en cet instant dans le groupe peut évoquer des conflits relationnels en dehors du groupe. Elle se rassoit. Elle finira par faire un lien entre ce qui se passe dans cette séance et un échange hostile qu'elle avait vécu avec un ex-amoureux. Entretemps, les

psychothérapeutes auront confirmé que Claude peut rester encore quelques mois. Ma collègue fera une analogie entre l'atteinte des trois ans de thérapie et celle de la majorité, à 18 ans, précisant qu'à cet âge les parents/thérapeutes ne mettent pas le « jeune adulte » à la porte, mais lui permettent de rester quelques mois pour qu'il puisse explorer ce que la fin de sa démarche lui fait vivre, ce qu'il perd, ce qu'il n'a pas vécu, ce qu'il appréhende, etc. Par cette intervention, elle viendra confirmer l'existence d'une limite de temps à la prolongation (seulement quelques mois), mais également offrir la possibilité d'élaboration d'une perte. François se dira touché par cette image de l'enfant qui quitte le nid familial.

La suite du processus thérapeutique de Claude portera en grande partie sur l'élaboration de l'expérience de rejet vécue dans le groupe. Ce travail psychique sera favorisé par le soutien de la part d'une figure maternelle non rejetante (la psychothérapeute) ainsi que par des possibilités d'identification aux autres participants (notamment à Louis-Simon qui a vécu, lui aussi, un rejet maternel). Claude dira que le groupe constitue le seul lieu de sa vie où il a pu résister à la tentation de fuir et où il a pu exprimer avec des mots la colère ressentie quand il s'est senti rejeté. Il dira par ailleurs comprendre l'irritation des autres, et même celle de Solange, face à sa manière de prendre sa place, face à son « narcissisme ». Il reconnaîtra peu à peu ses problèmes relationnels, son « analphabétisme des relations », sa tendance à se replier « dans [sa] bulle... pour [se] protéger des rejets ». Il admettra « mettre durement des limites aux autres » et minimiser son propre empiètement sur autrui. Il parlera de sa relation avec sa mère, disant réaliser que son deuil est loin d'être terminé. Il se rapprochera un peu de son père, renouera avec deux de ses sœurs et une amie perdue de vue depuis quelques années. Certains participants, dont Manon, resteront pourtant réticents à reconnaître ses efforts pour prendre moins de place.

Claude quittera le groupe à la mi-février, un peu avant la relâche au début du mois de mars, et donc dans la période de l'année prévue pour son départ. Mais il partira sans en aviser le groupe ni les thérapeutes, sans avoir précisé (ce que l'on demande aux participants) la date choisie pour la fin de sa thérapie. Un soir de séance, on constatera que sa place dans le nid est vide. Quelques semaines plus tard, Claude téléphonera à la Maison St-Jacques pour demander une rencontre post-groupe avec ses deux psychothérapeutes. Cette dernière rencontre individuelle est généralement offerte aux participants qui quittent un groupe, mais tous n'en profitent pas. Le fait de la demander ou de s'en abstenir est nécessairement lié à la nature

du transfert sur les psychothérapeutes. Lors de cette rencontre, Claude exprimera sa reconnaissance, notamment à ma collègue pour son soutien et pour lui avoir permis de vivre une expérience positive avec une femme psychothérapeute. Il nous demandera de saluer en son nom les membres du groupe. Lorsque nous transmettrons son message au groupe, les participants exprimeront par l'ironie leur colère suscitée par la façon cavalière avec laquelle il a pris congé d'eux.

En terminant sa thérapie de cette manière, Claude a laissé paraître l'incomplétude de son travail d'élaboration du rejet maternel. On peut faire l'hypothèse d'un clivage entre l'objet maternel réparateur (la psychothérapeute) et le mauvais objet ayant répété l'expérience traumatique (le groupe). Il est possible aussi que l'hostilité manifestée par la forme de son départ s'adresse plus particulièrement à une des participantes, possiblement Manon qui, il faut dire, ne lui a pas facilité les choses, se montrant hostile jusqu'à la fin. Par ailleurs, certains gains ont été faits, ayant trait à sa capacité d'introspection et, dans une moindre mesure, à ses capacités relationnelles.

Les échanges entre Claude et les autres membres du groupe auront fortement mis à l'épreuve la capacité des psychothérapeutes à contenir l'hostilité et à favoriser sa transformation en paroles chargées de sens. Ma co-thérapeute et moi aurons ressenti de l'empathie pour ce « coucou », bouc émissaire de ce groupe caractérisé par le rejet parental. Par moments, nous avons tendance à vouloir le protéger de ce qui nous semblait des attaques injustes, découlant de mouvements transférentiels et projectifs à son endroit. À d'autres moments, nous avons pu lui en vouloir de se piéger lui-même dans son rôle de « vilain » et de venir ainsi détruire la bonne entente dans le groupe, un peu comme l'enfant mouton noir qui viendrait gâcher les réunions de famille. Dans ce contexte, je me sentais porteur d'un rôle paternel, me disant qu'il me fallait servir de tiers dans les conflits et appliquer les règles de la thérapie de façon juste et souple. Je crois avoir eu tendance à protéger ma co-thérapeute, à réduire mes attentes à son endroit, me disant qu'elle venait tout juste d'arriver dans ce groupe et apprendrait peu à peu à y prendre place. De son côté ma collègue m'a confié avoir voulu, au départ, ne pas prendre trop de place, disant ne pas vouloir se comporter en « belle-mère » envahissante. De cette manière, il y a eu collusion entre nous deux pour que la figure maternelle ne prenne pas trop de place dans ce groupe. Lors de certaines séances, ma co-thérapeute s'est sentie rejetée par le groupe... et par moi. L'expérience de rejet vécue par Claude s'est ainsi

trouvée représentée du côté des thérapeutes. C'est un des aspects de l'inter-transfert que nous avons eu à élaborer ma collègue et moi.

L'exemple de Claude comme celui de Josiane me semblent correspondre à l'idée que l'on se fait généralement d'un participant se comportant comme un monopolisateur dans un groupe. Leur logorrhée, l'intensité de leur présence, semblent découler d'une difficulté à se représenter une demande adressée à une figure parentale (groupe ou psychothérapeute) pour eux-mêmes, mais aussi pour le groupe. Dans le cas de Josiane, il s'agit vraisemblablement d'une demande de soutien affectif adressée à une figure maternelle. Dans le cas de Claude, cette demande s'adresse surtout à un père protecteur ou à la loi qu'il incarne face à une mère rejetante, mais dont l'autre face est celle d'une mère envahissante, objet d'un désir fusionnel.

Un dernier exemple, celui de Nicole, viendra illustrer comment une participante ayant des attitudes beaucoup plus conviviales pourrait, en fait, être porteuse des mêmes enjeux, à l'articulation entre transfert sur le groupe et transfert sur le/la psychothérapeute.

À la recherche du paradis perdu : Nicole

Nicole participe au groupe de mères, à une autre époque et avec d'autres participantes que Josiane. Et tout autre est sa forme de présence dans le groupe : Nicole se comporte comme une bonne mère qui voudrait prendre en charge et nourrir tous les oisillons et aborde les autres participantes de manière chaleureuse. De plus, elle donne des conseils judicieux, pose des questions pertinentes qui favorisent la réflexion et souligne les progrès accomplis. Elle semble être appréciée par les autres participantes. Elle paraît aussi s'identifier à ces dernières, ce qui nous étonne, ma co-thérapeute et moi, car Nicole nous semble présenter un fonctionnement psychique névrotico-normal alors que les autres nous paraissent souffrir, pour la plupart, de troubles de la personnalité. Nicole se dit issue d'un milieu familial très différent des autres participantes : elle décrit sa famille d'origine comme « normale », alors que les autres proviennent de milieux très durs, marqués par des violences, des abandons, des abus sexuels ou d'autres événements traumatiques vécus dans l'enfance. Il faut dire que Nicole a vécu, à l'âge adulte, un grand drame qui a beaucoup affecté sa confiance dans la vie et dans les hommes : la mort par suicide de son conjoint, père de ses enfants. Reste que se dégage de sa conduite la recherche d'une unité et d'une égalité entre les participantes, faisant abstraction de différences importantes au niveau de l'histoire personnelle et du fonctionnement psychique.

Nous ne nous inquiétons pas, ma collègue et moi, de l'aspect illusoire de cette égalité et de cette unité promues par Nicole. Nous nous disons que cela favorise la cohésion du groupe, l'alliance thérapeutique, et que les différences et les différends finiront bien par apparaître et qu'ils pourront alors être mis en travail, dans un travail de différenciation. D'ailleurs cela ne manquera pas de se produire. Une des participantes, Maria, finira par exprimer son agacement face à la place que prend Nicole dans ce groupe. J'y reviendrai. De plus, deux participantes quitteront bientôt le groupe et il sera impossible de savoir si c'est à cause de la perte de l'illusion ou parce que l'illusion laisse peu de place à la part de chacune qui n'y adhère pas.

Les indices conscients de notre contre-transfert pointent vers un investissement très positif de cette participante. Ma collègue et moi éprouvons des sentiments affectueux à son endroit. Cela est favorisé par le fait que, contrairement aux autres participantes, Nicole possède un niveau d'éducation et des connaissances générales lui permettant de mieux saisir les principes de l'approche psychanalytique, et notamment, en apparence, le refusement des psychothérapeutes. Elle cite parfois Simone de Beauvoir et, charmé par sa pensée existentialiste, j'aimerais permettre à Nicole d'accéder à cette « existence » qui précéderait son « essence », c'est-à-dire l'aider à transcender ses origines et son drame. Mais dans ce groupe de femmes, je me sens un peu en retrait, moins proche des participantes que ma co-thérapeute. Toutes ont vécu des expériences traumatiques dans leurs relations avec les hommes. Leur père ou leurs conjoints se sont avérés violents, abusifs, irresponsables, immatures ; en d'autres termes, tous des salauds. « Sauf toi, Pierre », me dira l'une d'elles. Face à plusieurs d'entre elles, dans ce que je perçois ou imagine de leurs représentations, je me sens donc pris entre occuper le rôle inévitable du vilain ou rester « hors jeu » ou hors de la scène, comme le « père » coucou, protégé par leurs mécanismes de défense, le clivage notamment. Dit autrement, dans l'esprit des participantes (et peut-être dans le mien), les salauds se trouvent à l'extérieur du groupe, mais je pourrais rapidement devenir l'un d'eux si ma présence se faisait trop sentir. Face à Nicole, je me sens comme le père adoptif soutenant sa conjointe qui se propose d'apporter sa bonne nourriture psychanalytique à cette enfant marquée par un drame d'une grande tristesse. La question de ma place dans ce groupe fera l'objet de discussions entre ma collègue et moi, dans une exploration de notre intertransfert. Nous en parlerons aussi en supervision.

Pour ce qui est de ses propres difficultés, Nicole parle surtout de sa peine et de sa frustration de ne pouvoir trouver une famille idéale, son nouveau

copain étant réticent, selon elle, à venir vivre avec elle et ses enfants. Une de ses doléances caractéristiques s'exprime de la manière suivante: « Je ne sais pas si je peux faire confiance à un homme qui est seulement capable de vivre avec une famille à temps partiel. » Elle exprime aussi son espoir d'être, pour un moment, « totalement prise en charge » par son copain. Elle se dit déçue, quand elle regarde les albums photos de son copain, d'y trouver des souvenirs de ses ex-conjointes. Elle dit qu'elle voudrait être la seule, l'unique dans sa vie, ce qui évoque la rivalité avec d'autres femmes, mais peut-être aussi l'idée d'être la figure centrale dans la vie de son amoureux, comme dans le groupe. Son désir d'une famille et d'un lien amoureux idéaux est tel qu'il lui arrive d'avoir la fantaisie de « congeler les enfants » jusqu'à ce que le degré d'engagement de son copain corresponde à ses attentes. Une part importante de son travail thérapeutique consistera justement, comme elle le dit elle-même, à « mettre des limites à [ses] attentes », à « devenir plus autonome ». Ce travail impliquera la confrontation à l'altérité, c'est-à-dire à la frustration vécue quand l'autre s'oppose ou ne répond pas à son désir, et aussi la confrontation à l'angoisse d'abandon quand l'autre s'avère non disponible au moment voulu.

Parmi les moments de sa thérapie ayant posé une exigence de travail particulièrement élevée pour Nicole, on retrouve une dispute avec une autre participante, Maria, lors d'une séance où il était question de compétition et de jalousie entre femmes, à l'extérieur du groupe. Cet échange verbal chargé de colère montre comment la compétition et la jalousie surgissent alors à l'intérieur du groupe. Il illustre aussi comment Nicole se heurte à une limite à son pouvoir d'influence sur le groupe, une limite à son désir, imposée par Maria, mais aussi par le fait que les autres participantes ainsi que les thérapeutes la soutiennent peu. La dispute a lieu tout de suite après la pause. Avant de quitter la pièce pour cette pause, ma co-thérapeute a suggéré que l'on ferme le store parce que Maria et une autre participante, Ginette, recevaient les rayons du soleil dans les yeux. Pendant la pause, Nicole a proposé que l'on garde le store ouvert, qu'on laisse entrer la lumière, proposant plutôt de changer de place avec Maria, affirmant que d'avoir le soleil dans les yeux ne la dérangeait pas. Mais Maria a refusé ce changement de place. Le store est donc resté fermé. Voici un extrait de cet échange, survenant au moment où les psychothérapeutes reviennent dans la salle de thérapie :

— Nicole: On parle de compétition et je dois dire que Maria est boquée. J'ai demandé à tout le monde si on pouvait laisser les stores ouverts pour que le soleil entre. Tout le monde était d'accord sauf Maria. Ginette a

accepté de se déplacer, mais Maria, elle, n'a pas voulu changer de place. Je vais faire comme si elle n'existait pas. C'est ce que je fais quand je frappe un mur : je le contourne.

— Maria: On dirait que tu veux imposer ton idée aux autres. Pis, si on s'affirme, ça fait pas ton affaire. Tu dis que tu prends la peine de vérifier auprès de tout le monde, mais, en même temps, faut toutes être d'accord avec toi.

— Nicole (s'adressant aux autres participantes): *Est-ce que c'est vrai?*

— Maria (haussant le ton): Mais pourquoi tu veux que les autres parlent?

Les autres participantes ne répondent pas et semblent mal à l'aise.

— Nicole: J'veux pas imposer mon idée aux autres. J'veux juste qu'on avance. Je le fais pas juste pour moi. Je le fais pour le groupe. C'est mon côté leader. Je propose des choses pis, si vous êtes pas d'accord avec ce que je propose, vous avez juste à proposer autre chose.

— Ginette: Tu agis comme une gagnante.

— Maria: Moi, je veux apprendre à m'affirmer. Pis c'est comme ça!

— Nicole (s'adressant aux psychothérapeutes): *Pis vous autres, vous dites rien!*

Cet appel aux psychothérapeutes à la fin de cet échange avec Maria, ce reproche que Nicole nous fait concernant notre silence, sera suivi d'autres moments où ses attentes envers nous deviendront plus manifestes. Nous pourrions réaliser que derrière son rôle de « leader » se cache une peur de l'abandon et une dépendance dont elle se défend. Deux semaines après cet échange, Nicole cherche à nous joindre entre deux séances. Un de ses proches est atteint de schizophrénie, elle se sent envahie par une grande angoisse et se demande si elle pourrait elle-même « devenir folle ». N'ayant pas réussi à nous joindre, elle nous le reproche au cours de la séance du lendemain. Elle exige que nous la rassurions en répondant à sa question: « Est-ce que je risque de devenir psychotique? » Devant l'ampleur de son angoisse, il nous apparaîtra nécessaire de la rassurer, et ma collègue lui dira qu'il est peu probable qu'elle devienne psychotique. Cela semblera la rassurer un peu, du moins sur le coup. Mais, quelque temps après, elle affirmera ne pas avoir été vraiment satisfaite par cette réponse, après que Maria eut avoué avoir éprouvé de l'envie envers Nicole qui avait su soutirer, chose rarissime, une réponse rassurante de la part des psychothérapeutes. Au début d'une autre séance, se retrouvant brièvement seule avec les psychothérapeutes, subissant le retard des autres participantes, elle se dira très mal

à l'aise, évoquant sa peur de la dépendance. Elle parlera aussi de sa « difficulté à couper le cordon » d'avec sa mère. On peut donc penser que derrière la position de « leader » convivial de Nicole se cachait une demande infantile, un transfert, assez semblable à celui de Josiane.

Hormis ce qui a pu se passer en dehors du groupe, pour Nicole, on peut penser que le conflit avec Maria a ébranlé sa position dans le groupe et suscité des angoisses notamment sur le plan de ses limites personnelles, de sa vulnérabilité et de son identité. Il s'agissait sans doute d'un passage obligé pour sortir de ce que Didier Anzieu (1975) a théorisé comme étant un phénomène d'« illusion groupale ». Ce phénomène met en jeu des aspects psychotiques (non pas sur le plan de la pathologie, mais au niveau d'un fonctionnement) des participants ou une défense contre ces aspects. On peut le décrire comme la perception inconsciente, partagée par chacun des membres d'un groupe, d'une coïncidence entre leur groupe interne idéalisé et le groupe réel auquel ils participent. Dans le cas de Nicole, l'idéal groupal semble inclure l'idée que la compétition n'a pas sa place dans le groupe, l'idée d'un groupe ensoleillé qui va de l'avant et où chacune serait une gagnante. En tant que « leader », ce serait elle qui permettrait l'atteinte de cet idéal, elle qui fournit cette bonne nourriture narcissique au groupe. Dans sa représentation, avant l'échange hostile avec Maria, Nicole serait la mère idéale nourrissant à parts égales toutes les participantes, inconsciente de son propre désir d'un groupe ou d'une mère qui répondrait à ses propres attentes. De son côté, Maria, qui veut s'« affirmer », semble peu encline à discuter des opinions des autres, qui risquent d'être différentes de la sienne (« Mais pourquoi tu veux que les autres parlent ? »). Au moment où le conflit éclate, on peut donc penser que les deux protagonistes ne sont pas bien différenciées et qu'elles différencient mal le groupe réel et leur groupe idéal. Si Nicole paraît dire au groupe (je reprends ici une boutade de Woody Allen concernant l'engagement amoureux) : « Nous ne ferons qu'un : moi ! », Maria semble lui répondre : « pourquoi pas moi ? ». Elles s'entendent en quelque sorte pour affirmer que le groupe doit correspondre à leur idéal. Notons que, malgré des différences importantes (Maria étant d'origine sud-américaine et venant d'une famille plus pauvre que celle de Nicole), on peut noter des similitudes : les deux ont des frères et sœurs plus âgés qui, selon elles, ont reçu des ressources dont elles ont été en partie privées. Parfois elles semblent toutes deux penser que les enfants ou les petits frères et sœurs sont de trop. Dans une activité déclencheur où elles devaient se choisir un animal les représentant, Nicole a choisi pour

elle-même le « cygne », avec son envers, le « vilain petit canard », tandis que Maria, absente au moment de cet exercice, s'est vue identifiée comme « papillon » par le groupe, et sans doute avec l'influence de Nicole qui occupait une position de leader. On peut remarquer que ce « volatile » a aussi son envers moins attrayant, moins idéal : la chenille. Ce n'est sans doute pas un hasard si le travail du lien intersubjectif entre ces deux participantes a contribué à la sortie de l'illusion groupale.

L'éclatement de leur conflit s'avérera un point tournant pour le processus thérapeutique de Nicole, ainsi que pour d'autres membres du groupe, dont Maria. Il sera le point de départ d'un travail d'acceptation des différences et des différends et contribuera au travail de différenciation dans le groupe. Il sera suivi d'autres séances où les échanges constructifs entre ces deux participantes constitueront, sur le plan conscient, un modèle de résolution de conflit pour le groupe.

On peut théoriser le travail de différenciation amorcé par le conflit entre Nicole et Maria en se servant des concepts d'isomorphie et d'homomorphie utilisés par René Kaës (1976), dans le cadre de son modèle d'appareil psychique groupal (APG). Selon ce modèle, les membres d'un groupe ont tendance à « appareiller » leurs psychés, c'est-à-dire à « ne faire qu'un ». C'est ce que Kaës nomme le « pôle isomorphique » de l'appareillage psychique groupal, celui où il y a perte des limites entre l'espace psychique individuel et l'espace psychique du groupe. Ce pôle est en tension avec le pôle homomorphique, celui où il y a différenciation entre les individus et entre le psychisme individuel de chacun et l'APG. Kaës (1976, p. 187) affirme :

L'énoncé principal de l'hypothèse de l'appareil psychique groupal est qu'aucun groupe n'est en mesure d'exister et de fonctionner si ne s'établit pas une tension entre un rapport d'*isomorphie* concernant les formes groupales du psychisme [la part du psychisme individuel liée à la conception du groupe dans l'esprit du sujet] et les formes sociales et matérielles de la groupalité [le groupe réel, extérieur au psychisme du sujet], et un rapport d'*homomorphie* entre celles-ci. C'est sur ce jeu, cet écart et cette tension, tour à tour maintenus et réduits, entre l'isomorphie et l'homomorphie que s'établit et se transforme le processus groupal.

Dans cette optique, on pourrait dire que les échanges entre Nicole et Maria ont favorisé le passage entre le pôle isomorphique de fonctionnement du groupe et le pôle homomorphique. Mentionnons ici que, pour Kaës

(2007), l'illusion groupale représente « l'exemple typique » de la modalité isomorphique d'appareillage groupal.

Notons aussi que, pour Kaës, le processus groupal n'implique pas une progression linéaire entre isomorphie et homomorphie, mais bien, tel que rapporté, un écart et une tension « tour à tour maintenus et réduits ». On observera effectivement un autre moment d'illusion groupale, quelques semaines après la remise en question, par Maria, de la grande place prise par Nicole dans son rôle de mère nourricière du groupe. Cela se produisit au cours d'une activité déclencheur dans laquelle le groupe fut invité à imaginer un projet commun. Le groupe imagina alors la création d'un restaurant dans un gratte-ciel de Montréal, restaurant qu'elles décidèrent d'appeler « Les belles de la tour ». Toutes les participantes, y compris Maria, s'accordèrent volontiers pour désigner Nicole comme initiatrice et porte-parole de cette entreprise.

C'est quelques semaines après cette activité que Nicole quittera le groupe. Elle se sera alors trouvé un emploi et aura commencé à vivre avec son copain. Mais son départ est peut-être aussi lié à la difficulté d'élaborer dans le groupe des problématiques se situant plus près de la conflictualité œdipienne : envie de qualités que possède son copain (dont sa créativité et sa productivité), présence de représentations phalliques (le cou puissant du cygne, la tour), évocation de compétition avec d'autres femmes. Il est possible que ma collègue et moi n'ayons pas suffisamment élaboré nos représentations et attentes en ces matières. Cela aurait impliqué d'explorer plus en profondeur la question de la place de chacun en y incluant davantage les questions de la différence des sexes, de la séduction et de la rivalité phallique. Il se peut aussi que ces problématiques, davantage présentes chez Nicole que chez les autres participantes, n'aient pu facilement s'appareiller à la fantasmatique inconsciente de ces dernières, qui s'avérerait plus archaïque. On peut faire l'hypothèse que dans l'épisode des « belles de la tour » plusieurs auront trouvé la représentation de désirs ou besoins plus archaïques, oraux (le restaurant), tandis que Nicole y figurait davantage comme femme d'affaires phallique, séduisante et puissante. Dans son cas, la recherche qu'elle se promettait de faire d'une thérapie individuelle est sans doute une issue favorable.

On peut faire l'hypothèse que le phénomène du coucou n'est pas l'affaire d'une seule personne, mais bien un phénomène groupal. On le conçoit facilement comme une scène où se joue un affrontement, un « tous contre un, un contre tous ». Mais le cas de Nicole laisse penser qu'il peut se manifester

dans une version inversée, dans un « tous pour un, un pour tous », cette formulation constituant, dans l'optique de R. Kaës, une bonne description du fonctionnement groupal selon le pôle isomorphe. La conduite de Nicole, ainsi que la place qu'elle prend dans le groupe, me semble présenter des ressemblances avec celle d'une participante nommée « Léonore » par Didier Anzieu (1975) et René Kaës (1976), dans un groupe auquel ces deux psychanalystes ont participé (Anzieu comme « moniteur », Kaës comme observateur) et qu'ils ont appelé « groupe du paradis perdu ». C'est notamment à partir de cette expérience de groupe qu'Anzieu a développé son concept d'illusion groupale et Kaës son modèle de l'APG. Dans son analyse de la conduite de Léonore, Kaës (1976) mentionne que cette participante promet la retrouvaille avec ce qu'il nomme « l'Archigroupe », soit « le groupe idéal rêvé par chacun, un groupe paradisiaque, celui de l'omnipotence infantile et maternelle » (p. 174). Il dit aussi que Léonore « laisse espérer une expérience de comblement mutuel, éternel, dans l'harmonie et l'amour sans déception » (p. 174). Et enfin qu'elle « figure pour les participants la mère providence [...] et elle se propose elle-même comme ce sein, en défense contre leurs craintes d'en être privés. » (p. 174) On peut penser que, dans le cas de Nicole, cette « crainte d'en être privé [e] s » par les psychothérapeutes a effectivement suscité en elle le besoin de jouer le rôle de « leader », c'est-à-dire de bonne mère pour le groupe.

Conclusion

On voudrait bien trouver dans le groupe thérapeutique un espace où chacun serait soutenu sans faille par les autres participants, occuperait une place entièrement conforme à ses attentes, tout en procurant aux autres une aide adéquate et reconnue. Le groupe thérapeutique, comme tout groupe humain, ne peut être à la hauteur de cet idéal. On s'y confronte à la difficulté d'y occuper une place entièrement satisfaisante, constatant que le « tous pour un, un pour tous » s'avère une position aliénante (modalité isomorphe de l'APG) et ultimement frustrante, tant pour le « tous » que pour le « un ». La « trop grande place » occupée par certains s'avère le symptôme d'une souffrance psychique en mal de représentation. Le phénomène du coucou, au-delà d'une forme d'interaction sociale défensive et inadaptée, constitue une formation découlant des attentes transférentielles régressives favorisées par le groupe. Ces attentes peuvent être diverses et pourraient faire l'objet d'un travail de recherche plus approfondi. On peut déjà deviner que, dans les groupes, existent d'autres espèces de « coucou » dont nous

n'avons pas parlé ici, chacune ayant besoin, pour vivre, d'un milieu groupal spécifique.

Les observations présentées dans ce texte ont permis de mettre en lumière quelques facteurs propices à l'«éclosion» de ce phénomène: l'attente d'un objet maternel (groupe dans son ensemble ou psychothérapeute) répondant à un grand besoin de soutien face à une détresse psychique découlant d'un vécu traumatique précoce (Josiane), l'attente d'un père (ou du moins d'un tiers) protecteur face à un objet mère à la fois voulu et menaçant (Claude) et la tendance à soi-même prendre le rôle d'une figure maternelle quand le refusment des psychothérapeutes est vécu comme un vide à combler (Nicole). Le phénomène se révèle complexe puisqu'il découle de l'articulation de différents transferts: le transfert sur le groupe, le transfert sur les psychothérapeutes ainsi que les transferts latéraux (p. ex les enjeux intersubjectifs entre Josiane et Aline, entre Claude et Solange ou entre Nicole et Maria). Éviter que le participant «coucou» ne soit éjecté du groupe ou, au contraire, qu'il n'aliène les autres participants pour combler ses propres attentes implique, pour les psychothérapeutes, non seulement de remettre en question sa conduite inadaptée, mais d'aider ce participant et le groupe dans son ensemble à prendre conscience de ces transferts. Les membres du groupe doivent réaliser que le «coucou» est, tout comme eux, un oiseau frustré et fragile en mal de représentation de ses attentes infantiles non comblées.

La prise en compte des contre-transferts et de l'intertransfert des psychothérapeutes constitue un aspect important du travail psychique pouvant favoriser un processus thérapeutique bénéfique. Le problème pour les psychothérapeutes est notamment de savoir discriminer entre les aspects constructifs (travail d'acceptation des différences) et les aspects destructeurs des désaccords, conflits et réactions agressives entre différents participants. Il leur faut aussi discerner ce qui, dans l'illusion groupale, favorise la cohésion du groupe et constitue une assise pour un futur travail de différenciation, par opposition aux effets aliénants de ce phénomène régressif. Ce travail psychique met en jeu la tolérance de chacun des psychothérapeutes à maintenir une éthique du refusment et à vivre la régression groupale, surtout quand cette régression favorise l'expression d'agressivité ou met en scène des enjeux narcissiques en lien avec leur conception d'un groupe thérapeutique idéal. Il est fort possible que les psychothérapeutes tendent à trouver «de trop» un «coucou» ayant une conduite agressive dans le groupe et, au contraire, à minimiser l'«en-trop» de sa présence s'il leur apparaît sympathique à leur endroit ou à l'endroit du groupe, ou s'il

démontre une ouverture manifeste à leur approche thérapeutique. La prise de conscience de ces biais peut s'avérer importante pour favoriser un travail thérapeutique. L'issue de ce travail dépendra aussi de la capacité des psychothérapeutes à élaborer les attentes qu'ils éprouvent en séance l'un envers l'autre, et la place qu'ils désirent voir l'autre prendre, notamment dans son rôle « maternel » ou « paternel ».

Pierre Joly
pierrejoly232@gmail.com

Notes

1. Propos d'un participant à un groupe de psychothérapie de la Maison St-Jacques.
2. « Intertransfert » est un terme proposé par René Kaës (1976) pour décrire ce qui est induit, au niveau de leur réalité psychique, entre deux psychothérapeutes d'un groupe lorsqu'ils sont exposés au transfert des participants et aux prises avec leur propre contre-transfert.
3. Afin de préserver la confidentialité, ce prénom, comme tous ceux utilisés dans ce texte, est un prénom fictif. Également, certains faits sont modifiés et des détails sont omis dans le même but. Ceci en essayant dans la mesure du possible de préserver la nature des phénomènes observés.
4. « Refusement » est la traduction française utilisée par Jean Laplanche (1987) pour traduire le terme allemand « *Versagung* » employé par Freud pour signifier une prise de distance du psychanalyste face aux demandes conscientes du patient. Dans nos groupes de psychothérapie, cela implique notamment de ne pas répondre directement aux questions des participants, de ne pas donner de conseils ou d'opinions et de ne pas dévoiler verbalement nos émotions.
5. Les notions de « besoin » et de « désir » nécessiteraient une analyse plus approfondie qu'il n'est possible ici. Cela inclut notamment des besoins narcissiques tels que la reconnaissance et la validation d'émotions vécues lors d'expériences plus ou moins traumatiques. Les participants recherchent aussi la satisfaction de pulsions sexuelles, plus ou moins primitives, plus ou moins symbolisées, pouvant s'exprimer par la parole ou par l'acte (p. ex. désir d'être nourri, désir d'évacuer des tensions dans le groupe).
6. En référence au texte de Sándor Ferenczi (1929).
7. Il n'est pas exclu que Claude ait pu, jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle psychothérapeute, consciemment ou inconsciemment se représenter le groupe comme le lieu d'une mère perdue, informé par de plus anciens participants du fait qu'une autre psychothérapeute avait quitté ce groupe quelques mois avant son arrivée.
8. La Maison St-Jacques offre une psychothérapie d'une durée de trois ans avec, dans certains cas, la possibilité d'un ajout de quelques mois pour permettre en fin de démarche l'élaboration des enjeux de séparation.
9. Chez Claude et, de façon plus générale, chez les participants dont il est question dans ce texte, le discours suggère peu ou prou des fantasmes inconscients de séduction ou de relation amoureuse mature avec les thérapeutes, mais bien davantage des besoins de soutien ou des craintes plus archaïques. D'où le choix de mettre l'accent sur le maternel ou le paternel plutôt que sur le féminin ou le masculin des psychothérapeutes.

Références

- Anzieu, D. (1975). *Le groupe et l'inconscient*. Dunod.
- Béjarano, A. (1972). Résistance et transfert dans les groupes. Dans D. Anzieu et al. (dir.), *Le travail psychanalytique dans les groupes* (p. 65-140). Dunod, 1982.
- Bion, W. R. (1961). *Recherches sur les petits groupes*. Presses universitaires de France, 1965.
- Branchereau, L. (2007). Un bébé indésirable. Une illustration clinique du pacte dénégatif en thérapie groupale. Dans A. Jacques et S. Tremblay (dir.), *L'inconscient et le groupe. La fonction de l'autre dans la psyché du sujet* (p. 21-37). APPQ.
- Ferenczi, S. (1929). L'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort. Dans *Psychanalyse IV. Œuvres complètes: 1927-1933* (p. 77-81). Payot, 1982.
- Green, A. (1990). *La folie privée*. Gallimard.
- Joly, P. (2012). L'irrespirable ou l'angoisse dans les groupes analytiques. *Filigrane*, 21 (2), 41-54.
- Kaës, R. (1976). *L'appareil psychique groupal*. Dunod, 2000.
- Kaës, R. (2007). *Un singulier pluriel*. Dunod.
- Laplanche, J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Presses universitaires de France.
- Pontalis, J.-B. (1963). Le petit groupe comme objet. *Les temps modernes*, (211), 1057-1069.
- Yalom, Y. (2005). *The theory and practice of group psychotherapy* (5^e éd.). Basic Books.